

Léon Tolstoï

La chair, la gloire et l'Évangile

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
écrivain, traducteur

« Or je vous le dis : quiconque répudie sa femme et en épouse une autre commet un adultère. » Les disciples lui disent : « Si telle est la condition de l'homme envers la femme, il n'est pas expédient de se marier. » Il leur dit : « Tous ne comprennent pas ce langage, mais ceux-là à qui c'est donné. Il y a en effet des eunuques qui sont nés ainsi du sein de leur mère, il y a des eunuques qui le sont devenus par l'action des hommes, et il y a des eunuques qui se sont eux-mêmes rendus tels à cause du Royaume des Cieux. Qui peut comprendre, qu'il comprenne » (Mt 19,9-12). « Si quelqu'un vient à moi sans haïr son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et jusqu'à sa propre vie, il ne peut être mon disciple. (...) Ainsi donc, quiconque parmi vous ne renonce pas à tous ses biens ne peut être mon disciple » (Lc 14,26-33). (Et par là Jésus n'entend pas que les biens matériels.)

« Qui peut comprendre, qu'il comprenne. » Cette parole du Christ revient comme un leitmotiv à travers les Évangiles. Comprenez qui pourra. Tolstoï ne les a pas tout de suite comprises, ces terribles paroles, mais elles n'ont cessé de le hanter tout au long de sa vie et de son œuvre, et, la vieillesse approchant, il en a eu la claire intelligence. C'est du moins ce que traduisent des livres aussi extraordinaires que *La Sonate à*

Kreutzer, *La mort d'Ivan Ilitch* ou encore *Maître et serviteur*.

Tolstoï, a dit un critique, c'est le Mont-Blanc de la littérature. Sa longue barbe blanche de vieillard et la tunique de moujik qu'il portait à la fin de sa vie pour se rapprocher du peuple (ou du moins pour s'en donner l'air) font naturellement venir à l'esprit cette image. On a pu dire aussi d'un roman comme *Guerre et Paix* que c'était Jane Austen plus la guerre. Mais c'est Jane Austen (c'est-à-dire les relations de famille), plus la guerre, plus l'Évangile. C'est-à-dire une confrontation de tous les jours avec les paroles terribles contenues dans ce livre et dont les écrivains comme Dostoïevski et Tolstoï ont su percer le sens, dans leurs œuvres d'abord et puis dans leurs personnes.

La chair

Alors la question se pose quand on s'appelle la comtesse Tolstoï : comment vivre avec le Mont-Blanc quand cette montagne cache un volcan de concupiscence et que cet homme lubrique à ses heures régulières sent naître en lui, au fil des ans, une âme d'apôtre, de prédicateur et de révolutionnaire ?

lettres

Sophie Tolstoï :

• *Ma vie*, 2 t., Paris, Syrtis 2010, 1072 p.

• *A qui la faute ? Réponse à Léon Tolstoï - La Sonate à Kreutzer*, Paris, Albin Michel 2010, 332 p.

lettres

Plus sage et moins tourmentée par le démon révolutionnaire de l'Evangile que son génial époux, tiraillé qu'il était entre l'appel de l'esprit et celui de la chair, la comtesse mena, comme on dit vulgairement, une vie de martyr. Souvent les femmes d'artistes connaissent (ou connaissaient) un sort semblable. Je dis connaissais, parce que le divorce a délivré les femmes d'un tel joug. Et Tolstoï avait bien raison de dire - mais il est plus facile de prêcher les autres que de se réformer soi-même - qu'un homme qui sent naître en lui une vocation quelconque qui le mettra d'une façon ou d'une autre à l'écart du troupeau des hommes, doit rester célibataire et ne pas se lier à des femmes, à défaut de ne pas y toucher du tout. Seuls arrivent à se faire eunuques à cause du Royaume des cieux, comme il est dit dans l'Evangile, ceux à qui cela a été donné.

Léon Tolstoï et sa femme Sofia



La femme reste toujours la tentation majeure et la pierre d'achoppement de l'homme de génie (qui n'est pas encore devenu un homme régénéré par l'esprit). Il est d'ailleurs intéressant de constater que sur le chapitre des femmes, Tolstoï qui détestait tant Nietzsche (ce genre de haine est assez habituel entre génies) avait les mêmes idées que le philosophe de Sils-Maria.

Pendant longtemps Tolstoï ne parle pourtant point de se faire moine. Son Evangile n'est pas celui d'Hamlet. Il ne dit pas : « Femme va au couvent, et qu'entre toi et ma convoitise s'élève à jamais une clôture qui m'empêchera de te ravir. » L'Evangile a prévu le cas. A quoi servent les clôtures pour qui a déjà commis l'adultère dans son cœur ? Ce qui montre bien que la loi de l'Evangile est infiniment plus difficile à observer que celle de l'Ancien Testament, qui se contentait de dire de ne pas commettre l'adultère. Les vieillards pouvaient toujours lorgner Suzanne au bain. Jésus n'autorise plus de telles échappatoires.

La gloire

Tolstoï resta longtemps l'artiste épris de reconnaissance littéraire, l'aristocrate, l'officier de cavalerie ivre de gloire militaire, l'homme affamé de femmes qu'il était à vingt ans quand le soleil de l'histoire se levait sur une Russie toute blanche, débarrassée de l'ogre napoléonien. La gloire, ce ne sont pas les armes qui la lui donneront mais les lettres. La gloire, la chair, la femme, le vin, l'art, la littérature furent longtemps sa vie. Mais par en-dessous continuait de le ronger le ver de l'Evangile.

Et puis un jour, la grâce ayant fini son travail souterrain de sape, le comte Tolstoï put enfin s'alléger de tout ça, déposer son fardeau mondain, charnel et ter-

restre sur le bord de la route et vivre évangéliquement en pauvre, comme un moine, un moujik, comme le *Père Serge* de sa nouvelle, prince dans une vie antérieure. Il entend enfin la parole que Jésus adresse au jeune homme riche, qui pourtant était parfait non seulement selon le monde, mais même selon la loi, puisqu'il observait tous les commandements, sauf celui de quitter tout ce qu'il possédait pour le suivre.

Cette parole, Tolstoï attend près de quatre-vingt ans pour la comprendre. Mais comment l'entend-il ? Pas à moitié, mais entièrement. Tout ce qu'il a adoré, art, littérature, chasse, guerres, chevaux, charges de cavalerie, duels, voluptés, deviennent le diable. Dieu n'en veut pas. Il faut y renoncer.

Déjà avant lui Gogol, ce grand artiste, ce Gogol du manteau duquel était sortie toute la littérature russe, aux dires de Dostoïevski, avait entendu cet appel. Mais Gogol n'était pas un grand seigneur comme Tolstoï. Son confesseur l'avait mis en garde, lui disant que s'il ne brûlait pas ses livres, c'est lui qui brûlerait en enfer. Gogol, en homme sage et prudent, préféra le premier terme de l'alternative.

Tolstoï suivit la voie de Gogol et de l'Évangile. Il alla même plus loin si j'ose dire. Il fit un crochet par le socialisme et la révolution, chemin de traverse que ni le Christ ni les apôtres n'avaient indiqué. Trouvant que le Roi Lear n'était qu'un vieux paillard, un vieil ivrogne et un faiseur d'embarras, Tolstoï reprit la tradition des moines du désert, de Port Royal, de Jean-Jacques Rousseau, bref de tous ceux que le monde traite de fanatiques ou d'extrémistes.

Mais ce n'était pas encore assez. Il fallait s'alléger d'un ultime fardeau, celui qui vous colle à la peau le plus longtemps, le fardeau des bonnes œuvres, le fardeau des œuvres tout court, qui

est de croire que la justice de Dieu a la moindre ressemblance avec celle des hommes et que c'est à coup de bonnes œuvres qu'on gagne le ciel.

C'est dans cet espoir sans doute que Tolstoï avait cru un temps pouvoir devenir socialiste et révolutionnaire. Il avait commis le tort de séculariser et de laïciser l'Évangile, pensant pouvoir ainsi le répandre plus commodément et plus rapidement. Il avait oublié la parole de Jésus disant que ne peut comprendre que seul celui à qui cela a été donné. Il aurait dû s'attendre à ce qu'un soir que la famille était réunie au salon, un domestique lui apportât une lettre non signée, que l'on suppose avoir été écrite par Trotsky, disant en substance ceci : « Non, Léon Nikolaïevitch, rien ne sera changé par l'amour. Seuls des gens bien élevés et instruits comme vous peuvent le croire. La terre sera baignée de sang. On tuera les maîtres et leurs enfants afin d'en débarrasser le monde. Je regrette que vous ne soyez plus en vie à ce moment pour connaître votre erreur. »

En prêchant son évangile humanitaire, Tolstoï avait oublié que le Christ était venu apporter le feu et le fer, et que nous périssons de ces bons sentiments humains, trop humains, que le démon nous envoie, car le démon a lui aussi un évangile à annoncer.

L'Évangile

Mais c'est dans ses derniers livres comme *Maître et serviteur* et *La mort d'Ivan Ilytch* que Tolstoï revint de son erreur et que ses yeux se dessillèrent. Il vit alors la vie terrestre aux flambeaux de la mort et de l'éternité. Il vit toutes choses à *sub specie mortis et aternitatis* comme disent les Anciens. Il comprit que la justice de Dieu n'était pas celle

des hommes. Il comprit qu'il fallait renoncer à tous les idéaux purement moraux et sociaux dont les hommes ont fait leurs idoles, et qu'au jugement dernier ils seront condamnés comme péchés mortels parce qu'ayant été créés par l'homme, ils ont eu l'audace de prétendre à l'éternité. Il comprit que la vie sociale, la vie dans le monde, c'est le mensonge et que l'art ne sert qu'à le doré. N'a-t-il pas lui-même exalté la vie de famille, la vie des gentilshommes campagnards dans *Guerre et Paix* et même dans *Anna Karénine* ? Et voilà qu'il se détourne de tout cela et qu'il le piétine.

Ceux qui le regardent, ceux qui l'écoutent croient avoir à faire à un fou. Un fou ou le diable en personne. N'en fut-il pas ainsi du Christ aux yeux et aux oreilles des pharisiens ? Tolstoï dénoue les liens qui l'attachent encore au monde et qui ne lui permettent pas de quitter le rivage. Est-ce cela le christianisme ? lui demandent ses proches.

L'amour du prochain ? lui crie sa femme. Mais lui sait bien que Jésus nous a commandé de quitter parents, femmes et enfants, pour le suivre dans notre patrie céleste, celle qui est de l'autre côté de la mort.

Il sait maintenant que le christianisme social, rationnel, raisonnable, qui fait bon ménage avec le monde, la science, l'art et la société, n'a rien à voir avec l'Evangile. Aux yeux des siens, Tolstoï est possédé par le diable. Mais Tolstoï leur répond que mourir n'est rien, que c'est notre existence ici-bas qui est stupide, que notre vie c'est la mort et que la mort nous introduira à la vraie vie. Voilà ce que dit Tolstoï à ceux qui l'entourent et voilà ce qu'ils ne comprennent pas, pas plus que ce que Jésus et saint Paul ont dit aux leurs il y a deux mille ans. Car il ne leur a pas été donné de comprendre.

Tolstoï a découvert que l'activité, fût-elle ordonnée au bien, qui a l'homme pour objet, l'activité la plus désintéressée, la plus vertueuse, vient du diable et n'a nulle valeur aux yeux de Dieu. Alors, mettant enfin ses actes en accord avec ses pensées, Léon Tolstoï meurt comme le héros de sa nouvelle *Maître et serviteur*, dans la steppe, au milieu des neiges et des tempêtes. Il abandonne tout par une nuit obscure, s'enfuit de sa maison, sans savoir où, ni pourquoi. Ses œuvres passées, sa gloire, tout lui fait horreur. C'est un fardeau, insupportable. Il arrache tous les signes extérieurs qui distinguent le sage, le maître et imposent le respect. Afin de pouvoir se présenter l'âme légère ou à tout le moins allégée devant le Juge suprême, il dut renoncer à tout son beau passé mondain et l'oublier.

G. J.

OFFREZ choisir... et choisir vous offre votre abonnement 2012 !

Vous êtes nombreux à nous manifester votre fidélité par vos abonnements, dons, encouragements et nous vous en remercions très chaleureusement.

Mais Noël approche !

Offrez choisir à 2 personnes de votre famille, cercle de connaissances ou/et amis et nous vous faisons cadeau de votre abonnement pour l'année 2012 !

Renseignements :

Geneviève Rosset, administration choisir,
18, rue Jacques-Dalphin, 1227 Carouge
☎ ++41(0)22 827 46 76
ou administration@choisir.ch